

Histoire de l'OSE

Les enfants cachés ont la parole

Bella EPSTEIN

Bella Epstein, monitrice dans la maison d'enfants de l'OSE, à Ferrières,
après-guerre :

« Cinquante-deux ans ont passées depuis ce premier janvier 1945. Il faisait très froid, j'étais avec mon fils Dani, sur la route de la gare de Ferrières au château, une valise à la main, je suis tombée plusieurs fois, mais la neige était épaisse et je n'ai eu aucun mal. La route était longue et nous désespérions d'arriver à notre but, nous allions par les bois et avions peur de nous tromper, parce qu'au fond on devait nous attendre à la gare. Lorsque finalement nous avons aperçu le château, nous étions très heureux.

Nous étions libérés des Nazis depuis le 25 août 1944, c'était merveilleux de ne plus sentir ce fardeau collé à notre peau, de ne plus avoir peur de sa propre ombre, de pouvoir respirer et de se sentir à nouveau un être humain libre. Andrée Salomon m'avait contactée, j'avais été la voir à Limoges, dans le bureau de l'OSE. Elle m'avait proposée d'être éducatrice responsable dans une maison d'enfants près de Paris. Les enfants en questions étaient des enfants cachés pendant l'occupation allemande soit chez des paysans, soit dans des Institutions non juives, soit dans des couvents. Naturellement les enfants étaient traumatisés, leurs parents leur avaient promis de venir les chercher et finalement, c'étaient des étrangers qui étaient venus, sans pouvoir leur donner des nouvelles de leurs parents. Ceux qui avaient la chance

d'avoir un de leur parent resté en France, c'est-à-dire sans qui n'avaient pas été rafilé par les Allemands ou la police française, pour eux les choses furent plus faciles, parce que le père ou la mère avait repris contact avec son enfant. Beaucoup des parents qui avaient par bonheur échappé à la rafle et la déportation ne pouvaient pas reprendre leurs enfants, n'ayant ni logement ni gagne-pain.

L'OSE a donc ouvert des maisons pour accueillir ces enfants. La maison où je devais commencer mon travail était située à Ferrières, dans le beau château des Rothschild, un immense parc l'entourait et il y avait même un lac. La vue sur l'ensemble était splendide. J'ai sonné et on m'a ouvert la porte, il n'y avait pas encore d'enfants, mais le directeur administratif, Monsieur Frisch, Mademoiselle Gertrude, l'économe et un couple, Madame et Monsieur Schein, en charge de la cuisine, étaient présents. Nous occupions le rez-de-chaussée, immense, et surtout très froid, il n'y avait ni salle de bain, ni salle de douche, deux toilettes en tout et pour tout, le chauffage central ne fonctionnait pas par manque de charbon. Dans quelques chambres, il y avait des poêles, que nous alimentions avec du bois.

Une de mes fonctions fut par la suite d'ajouter du bois aux poêles, sinon ils se seraient éteints, il faisait tellement froid et personne d'autre n'y pensait. L'OSE nous avait envoyé deux jeunes monitrices pour nous aider à mettre les choses au point pour recevoir 60 enfants âgés de 4 à 14 ans. Les enfants devaient venir en groupe, pas tous à la fois. Nous avons commencé à organiser les choses et avons surtout placé des lits dans les chambres, quelques chaises, nous n'avions pas d'autres meubles. Les enfants ont commencé à arriver et avec eux les problèmes, la plupart avaient des poux et certains à la gale. Nous avons installé une salle d'eau de fortune, avons acheté des bassines et commencé à chauffer de l'eau pour nous laver nous et les enfants et les débarrasser de la vermine. Ce fut une dure besogne, il n'y avait pas les produits d'aujourd'hui, nous devions tout improviser et ça n'a pas été facile. J'en rêvais la nuit, je voyais des régiments de poux sur les murs et sur mon lit. Ça n'en finissait pas, à chaque nouveau groupe d'enfants, tout était à recommencer. Pour soigner la gale, nous avons emmené les enfants à l'hôpital Saint-Louis, à Paris, où ils ont reçu les soins nécessaires.

Malgré cela, les enfants étaient en mauvais état physique et moral. Les familles qui les avaient hébergés ont fait ce qu'elles pouvaient, elles leur ont donné à manger ce qu'ils avaient. Du savon, ils n'en avaient pas. Néanmoins il faut savoir apprécier le fait que ces familles ont pris sur eux de gros risques acceptant de garder des enfants juifs, grâce à elles, bien des enfants juifs ont échappé à la déportation. Nous ne l'oublierons jamais et toute gratitude leur est acquise. Les enfants étaient effrayés, ils ne savaient pas ce qui les attendait. Ils n'avaient aucune confiance en nous et ignoraient si nos promesses seraient tenues. Nous, de notre côté, avons fait de notre mieux pour créer dans la maison une atmosphère agréable. Nous avons essayé de comprendre la conduite des enfants et de les aider à passer ces durs moments. Au début les enfants ont bourré leurs poches de pain, puis nous avons trouvé du pain partout, dans les lits, sous les coussins, dans les toilettes. J'ai eu pas mal de problèmes avec notre économe, qui, malgré bien des explications, ne pouvait accepter ce gaspillage et à raison, mais je l'ai priée d'avoir un peu de patience. Il fallait attendre que les enfants retrouvent confiance et comprennent qu'à partir de maintenant, ils ne manqueraient pas de pain, que je ne voulais en aucun cas rationner. Comme prévu, au bout de quelque temps, on a retrouvé de moins en moins de pain dans les lits, puis plus du tout. C'était un beau jour pour moi !

Nos monitrices avaient beaucoup de bonne volonté et beaucoup de problèmes personnels, toutes étaient marquées par la guerre. L'une avait dû reconnaître son mari fusillé, elle dormait mal la nuit et faisait des cauchemars. Une autre avait avec elle son petit garçon de cinq ans, son mari avait été déporté et elle avait reçu de lui une carte postale écrite en allemand, disant qu'il était au camp de Monowitz (une annexe d'Auschwitz, ce que nous ignorions à ce moment-là), qu'il se sentait bien et que le travail était bon. Naturellement il n'est jamais revenu. Au bout de trois semaines, nous avions 60 enfants âgés de 4 à 14 ans. Nous avons organisé un petit jardin d'enfants pour les plus jeunes et avons inscrit les enfants d'âge scolaire à l'école du village. Au début, une des monitrices les a accompagnés, puis, avec le temps, ils y sont allés tous seuls.

À midi, quand les enfants rentraient, ils aimaient venir dans la cuisine, c'était le seul endroit où il faisait vraiment chaud, Madame et Monsieur Schein étaient très compréhensifs, ils ne les ont jamais chassés, leur donnant souvent au contraire

une g terie. Je leur en suis reconnaissante jusqu'à ce jour. J'ai essayé de créer une certaine intimité avec les enfants, chaque soir j'allais passer un petit moment dans l'une des chambres, quelquefois je leur racontais une histoire (je connais depuis Le livre de la jungle par coeur). Le samedi soir, nous avons une réunion avec les a n s. Nous leur parlions de la situation, c'est-à-dire de la guerre qui approchait de sa fin, mais qui n'était pas encore finie. J'étais sioniste et je leur ai beaucoup parlé de la Palestine, je leur ai expliqué l'idée et l'idéal, je leur ai expliqué ce qu'est un kibboutz et j'ai vraiment essayé d'éveiller leur intérêt pour le sionisme, avec l'espoir qu'en grandissant, ils choisiront ce chemin pour leur avenir.

Il y avait dans le château deux hommes qui y étaient restés tout le temps de l'occupation allemande et qui, en principe, devaient nous aider pour certains travaux. L'un était un homme de peine et l'autre était le butler de la famille Rothschild. Un beau jour, le butler m'a demandé très poliment s'il pouvait se permettre de me poser une question, je lui ai répondu qu'il pouvait naturellement me demander ce qu'il voulait. Avec un peu de colère, et tout en gardant son sourire professionnel, il m'a demandé quand cesseraient les d m nements des lits... Ma réponse fut très décevante pour lui, j'ai essayé de lui expliquer que les locaux que nous occupions dans le château étaient tout sauf appropriés pour une maison d'enfants, que notre tâche à nous était de rendre la vie des enfants aussi agréable que possible, que cela consistait à changer souvent la disposition des meubles dans les chambres et que je craignais que cela soit ainsi aussi longtemps que nous serions là. Inutile de dire que son sourire avait disparu.

Un soir, je suis entrée dans la chambre des grands garçons (12 à 14 ans) avec l'intention de leur lire quelque chose d'un livre que je venais d'acheter. Je me suis aperçue qu'Emile, l'un des garçons n'était pas là, personne n'avait l'air de savoir où il était. Les garçons m'ont dit de ne pas l'attendre, qu'il viendrait sûrement tout de suite, mais j'ai préféré attendre. Voyant le temps passer, j'ai commencé à m'inquiéter et j'ai demandé qui voulait se joindre à moi pour le chercher dans le parc, car il se faisait tard. Personne n'a bougé et j'ai donc décidé d'y aller seule. Au moment de sortir de la chambre, ils m'ont rappelée et en me retournant, j'ai vu Emile devant moi. Je suis rest e un moment sans voix, puis je leur ai dit que si c'était une blague, je la trouvais de mauvais goût. Je suis sortie en leur souhaitant bonne nuit,

mais j'étais en colère, ce n'est que plus tard que j'ai compris qu'ils voulaient me mettre à l'épreuve, pour voir s'ils avaient vraiment de l'importance pour nous et si j'étais sincère.

Un soir, les enfants étaient couchés et moi, j'étais dans ma chambre à mettre un peu d'ordre dans ma tête. Entendant des pleurs à fendre l'âme, je suis allée voir d'où ils provenaient et j'ai couru dans la direction de la chambre des petits, une chambre mixte de fillettes et de garçons, entre 4 et 6 ans, où dormaient six enfants. Je ne m'étais pas trompée, c'était Simone qui pleurait, je me suis approchée d'elle pour voir ce qui se passait, mais elle ne répondait pas à mes questions, ne faisant que sangloter. J'avais tout essayé, caresses, paroles, je ne savais plus que faire. Enfin, après plusieurs tentatives, elle m'a dit avec des mots entrecoupés de sanglots : « Ce petit garçon a dit que j'étais juive et ce n'est pas vrai, ma maman m'a dit que je n'étais pas juive. » Je lui ai répondu « Mais Simone, les Allemands ne sont plus là et nous n'avons pas besoin de nous cacher, nous sommes tous Juifs, nous n'avons plus besoin d'avoir peur. » Elle ne voulait rien entendre, et moi, je ne savais plus que lui dire pour la tranquilliser. Et puis tout d'un coup, j'ai eu une idée, je me suis approchée de ce petit garçon et lui ai expliqué la situation et lui ai demandé de dire que c'était vrai, tous étaient Juifs, mais pas Simone. Cette phrase eut un effet magique, lentement la fillette a cessé de pleurer, elle s'est calmée, je lui ai tenu la main et au bout d'un moment, tout ce petit monde s'est endormi. Je suis retournée dans ma chambre et c'est alors moi qui me suis mise à pleurer.

Nous avons un autre problème - ceux qui me liront s'étonneront - avec des soldats américains. Il devait y avoir dans les parages un camp militaire américain, avec des soldats juifs, car un dimanche après midi, j'ai vu arriver une jeep avec des soldats américains qui voulaient voir si les enfants leur étaient apparentés. Ils ont apporté plein de bonbons, du chewing-gum, du chocolat et plein d'autres sucreries qu'ils ont distribuées eux-mêmes aux enfants. Naturellement, les petits ont mangé tant qu'ils pouvaient et la nuit, ils étaient malades. Le dimanche suivant, d'autres sont venus et la même histoire a recommencé, je ne savais pas au juste comment finir avec ça. Je leur avais expliqué, mais en vain, je ne dormais pratiquement pas les nuits de dimanche. Les petits pleuraient, ils n'arrivaient pas jusqu'aux toilettes et c'était bien ennuyeux. Un dimanche, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai dit

à ces gentils soldats qu'il fallait que ça change, sinon je ne les laisserai plus venir. Je leur ai expliqué la situation et cette fois ils ont compris et ont eu confiance en nous. Ils nous donnaient ce qu'ils apportaient pour les enfants et nous distribuions ces sucreries, naturellement pas tout en une fois.

Un jour, Monsieur Frisch s'est senti mal, le lendemain, il avait une forte fièvre. J'ai téléphoné à l'OSE et le Dr Joseph Weill est venu, l'a ausculté et a constaté qu'il avait une broncho-pneumonie. Il a proposé de le transférer dans une clinique, mais Monsieur Frisch m'a demandé si j'étais d'accord pour qu'il reste. Je dois avouer que je n'étais pas du tout enchantée, il y avait quelques enfants malades, rhume, angines, j'avais du travail par-dessus la tête, mais je n'eus pas le courage de refuser. Il n'y avait pas à cette époque d'antibiotique en France et une pneumonie était une maladie grave, heureusement que le Dr Weill avait apporté des sulfamides. L'OSE avait envoyé un moniteur pour me soulager un peu, pour que je puisse m'occuper du malade. Ce fut une époque très dure, je ne savais pas où donner de la tête, je dormais 3 ou 4 heures par nuit. Heureusement, Monsieur Frisch s'en est sorti et lentement, il a repris des forces, ses occupations et la vie a repris comme avant.

Le temps était devenu plus clément, le printemps se faisait sentir. Un jour, c'était le 30 avril 1945, j'ai entendu à la radio qu'Hitler s'était suicidé. C'était à l'heure du déjeuner de midi, je suis entrée dans la salle à manger où les enfants étaient attablés, je leur ai annoncé la nouvelle et je leur ai dit que la guerre allait certainement finir bientôt. Il y avait un silence tel qu'on aurait entendu une mouche voler, s'il en avait eu une, et tout d'un coup le petit Salomon qui bégayait a dit : « Si la guerre, elle est finie, alors ma maman et ma petite sœur, elles vont revenir. » Je n'ai rien répondu, je suis sortie et les larmes ont commencé à couler.

Nous avons fêté Pessach, Monsieur Job de la direction de l'OSE a fait le Seder avec nous, il a raconté aux enfants la sortie d'Égypte et ce que signifie le fait d'avoir été esclaves et d'être devenus des hommes libres, en faisant l'analogie avec l'actualité... Est arrivé le 8 mai, jour de la fin de la guerre en Europe, les prisonniers sont revenus et aussi les déportés qui étaient restés en vie, peu de parents des enfants étaient parmi eux, et c'est alors que nous avons appris toute l'horreur et toute l'ampleur du malheur qui a frappé le peuple juif...

De temps en temps, le baron Guy de Rothschild ou la baronne Bethsabée venaient passer une fin de semaine au château, mais nous n'avions pas beaucoup de contact avec eux. Un jour, la baronne Bethsabée m'a demandé si je voulais visiter le château, j'ai acquiescé, c'était très beau, il y avait de beaux meubles de style, tout était arrangé avec beaucoup de goût, il y avait même le clavecin de Marie-Antoinette. Il y avait tant de chambres et de salons que je ne savais où regarder. Le rez-de-chaussée où nous étions installés était bien moins beau, et tout à fait inapproprié pour une maison d'enfants.

Lentement, la direction de l'OSE comprit qu'il fallait trouver une autre solution pour les enfants de Ferrières. Nous sommes restés là jusqu'à la fin du mois de juin 1945, puis on a envoyé les enfants dans d'autres maisons de l'OSE. Ce fut un déchirement, et malheureusement pas le dernier. »